

Libération

Nafissatou Diallo



Ses mots

La femme de chambre qui accuse Dominique Strauss-Kahn de viol a donné un long entretien aux médias américains ABC et «Newsweek».

PAGES 2-4

NORVÈGE:
LE CHAGRIN
ET LA COLÈRE

PAGES 6-7

CAHIER
été.

Le trio qui
a mis Detroit
à la cadence
techno

SÉRIES, BD, CHRONIQUES, QUIZ... CAHIER CENTRAL



Sarkozy, le fiasco méditerranéen

«Nicolas Sarkozy a bâti sa politique méditerranéenne avec l'énergie et l'improvisation qui ont caractérisé l'ensemble de sa diplomatie. Et, là comme ailleurs, ce volontarisme brouillon se solde par un fiasco. La pierre angulaire de son action a été son refus de l'adhésion de la Turquie à l'UE. [...] Il s'est énoncé sur le mode d'une fausse évidence - la Turquie ne fait pas partie de l'Europe - reposant sur l'argument géographique

écoulé des «frontières naturelles» du Vieux Continent. Comme si le séisme de 1999 avait respecté celles du Bosphore et de la mer Marmara. Comme si la construction européenne n'avait justement pas consisté à transcender les frontières, décidément pas si «naturelles» que cela, du Rhin, des Alpes, des Pyrénées ou de la Manche...» Une contribution du politologue Jean-François Bayart.

REBONDS

PAGE 20



L'ICÔNE DE LA SEMAINE
DANS LE CAHIER ÉTÉ

••• a dominé la soul grand public pendant une décennie et porté le flambeau de la Motor City à travers le monde entier. Au bord du lac Sainte-Claire, ces ruines industrielles sont le terreau de la rupture musicale majeure que vont personnaliser Derrick May, Juan Atkins et Kevin Saunderson, qui irrigue encore aujourd'hui largement le monde disparate des musiques électroniques.

Nés à un an d'écart, les trois ados fréquentent, au milieu des années 70, le même lycée de Belleville, banlieue excentrée de la gigantesque agglomération. Detroit est habitée par des familles issues de la classe moyenne, blanches et chrétiennes, et les trois jeunes Noirs peinent à s'intégrer. «Il y avait pas mal de problèmes de racisme; il n'y avait pas beaucoup de Noirs dans le coin. Alors on s'est trouvés très vite», expliquait récemment par téléphone Juan Atkins, le plus âgé.

Sonorité des machines

Lorsqu'il croise Derrick May en 1975, Atkins a déjà abandonné la batterie qu'il a maniée pendant quelques années pour les premiers synthétiseurs grand public. Le matériel est rudimentaire, mais il tente de le faire sonner à la façon de ses idoles: le funk du collectif Parliament, emmené par le tribun allumé George Clinton, le disco synthétique italien de Giorgio Moroder, et surtout la pop mécanique des Allemands de Kraftwerk. Les liens entre l'Europe industrielle et Detroit, capitale de l'automatisation capitaliste, sont évidents et nourrissent les inspirations de Juan Atkins, puis de Derrick May, qui découvre lui aussi rapidement le nouveau monde sonore offert par les machines. Kevin Saunderson le rejoint quelque temps plus tard, invité par May. Une rencontre qui a bien failli ne jamais se faire, car ces deux-là, qui jouaient ensemble au foot au lycée, ont commencé par suffisamment se détester pour en venir aux mains.

Le trio est désormais au complet et se solidifie autour d'une philosophie musicale nourrie de science-fiction d'époque (*Doctor Who*, *la Guerre des étoiles...*) et de lectures postindustrielles. Juan Atkins suit ainsi au lycée des cours consacrés au futur et à ses différentes visions utopiques. Il y découvre *la Troisième Vague* d'Alvin Toffler, l'ouvrage qui donnera son nom au mouvement musical balbutiant en théorisant la notion de «rebelle techno», élite d'une nouvelle génération d'humains nés après le basculement dans un monde informatisé, ultratechnologique et bientôt connecté. A l'époque, la réalité rejoint la fiction et fascine les trois jeunes hommes.

Mais c'est la ville de Detroit qui reste l'influence principale de leurs premières compositions: celles-ci dressent le portrait d'une ville à genoux, où tout est (encore une fois) à reconstruire. Leur musique n'est encore qu'un détournement robotique du funk le plus psychédélique, mais elle cherche dès ses premières mesures à prendre son indépendance. «Ce que nous faisons est comme notre ville, une erreur complète,



Kevin Saunderson (à l'arrière), membre du trio, et Antonio Echols, en 1988. PHOTO BART EVERLY

en dira Derrick May dans une définition restée célèbre. *C'est comme si George Clinton et Kraftwerk se retrouvaient coincés dans un ascenseur avec seulement un synthétiseur pour leur tenir compagnie.*»

Nuits progressistes

Les Belleville Three, comme on les appelle aujourd'hui, réunissent alors progressivement autour d'eux une nébuleuse de jeunes musiciens, très majoritairement noirs, prêts à regarder vers l'avenir pour usiner cette musique qui se veut totalement électronique: le collectif Deep Space, Ensemble, ils plongent dans les soirées musicales

organisées à Detroit, souvent dans des maisons de la jeunesse rattachées à des lycées. On s'y sape avec précaution, on vient s'y montrer et danser sur les derniers morceaux à la mode, colportés à l'époque par deux DJs très influents: Ken Collier et The Electrifying Mojo. Au début des années 80, ces nuits progressistes réunissent une jeunesse *upper class* et tentent la mixité sociale et raciale. La troupe Deep Space s'y fonde sans faire de vague, puis propose à son tour ses soirées à Belleville... auxquelles personne ne vient.

En parallèle, Juan Atkins a commencé à travailler sous le pseudonyme Cybotron, avec une nouvelle pièce rap-

portée, Richard Davis. Plus âgé de dix ans, vétéran du Vietnam rentré choqué, celui qui se surnomme 3070 est un geek avant l'heure, qui investit des sommes importantes pour s'équiper des dernières machines électroniques en date. Ensemble, ils composent *Alleys Of Your Mind*, premier titre martial du mouvement techno, encore fortement marqué par les voix robotiques de Kraftwerk. On est en 1981 et Jeff Mills, alors petit génie des platines à Detroit, se souvient de la première fois qu'il a entendu Cybotron: «Un DJ a joué *Alleys Of Your Mind* pour la première fois. C'était assez dingue, très nouveau. Ça a été un succès immédiat à Detroit. *Electrifying Mojo*

jouait le disque tous les soirs dans son émission que tous les gens un peu branchés écoutaient à la radio.» La techno est lancée, et la bande de Deep Space enchaîne dès lors les sorties marquantes, en solo ou dans des duos ou trios plus ou moins éphémères (In-

La techno témoigne d'un nouveau présent post-apocalyptique flippé.

ner City, Rhythim Is Rhythm, Reese...). On peut se perdre facilement dans ces premières années, de 1981 à 1990, pendant lesquelles les pseudos se démultiplient, où chacun explore une micro-facette d'un son futuriste commun tout entier fait de vitesse, de répétition et de tendresse froide. Alors que le hip-hop explose à New York et que Chicago

s'enflamme pour la house – autre musique électronique qui descend plus directement des ultimes années de disco –, la techno de Detroit se montre plus ombrageuse et entretient un rapport complexe avec son passé musical soul. «La techno ne s'est pas construite contre le soul de Motown, explique Juan Atkins. Nous avions un immense respect pour ce qu'ils ont fait et ça a bien sûr été une grande influence. Mais le son de ces disques, inspiré à l'origine par le rythme des chaînes de montage automobile, était dépassé. A notre

époque, les usines utilisaient déjà des ordinateurs et des robots pour construire des voitures. C'est ça qui nous intéressait.» Quelques années avant le *Robocop* de Paul Verhoeven, la techno témoigne ainsi déjà de la transformation de la ville, de capitale de l'industrie automobile en capitale des violences urbaines. Un nouveau présent post-apocryp-

tique flippé que vivent et commentent à leur façon ces jeunes musiciens rassemblés, et que vient encore chatouiller le titre *Techno City*, publié par Cybotron en 1984, qui déclare d'une voix douce : «Bienvenue à Techno City. Vous ne voudrez plus jamais en partir.» L'hymne est aussi cynique que le collectif Deep Space est attaché à sa ville. Les différentes structures et micromaisons de disques qui en émanent sont ainsi toutes installées dans un même immeuble de la venteuse Gratiot Avenue, que les initiés rebaptisent Techno Boulevard.

Comme «le Titanic»

Detroit ne leur rend que trop bien cet amour-haine. La ville n'offre que peu de lieux pour diffuser la techno, les soirées sont plombées par la violence croissante des quartiers à l'abandon qui s'y invite, et le mouvement reste largement méconnu dans sa ville de naissance – alors que ses premiers succès sont joués à Chicago, New York ou Londres. En réaction à cette frustration, les Belleville Three participent activement à la création d'un nouveau club en 1988 : le Music Institute. Epicentre et apogée de cette première vague techno, l'endroit réussit, dans un dernier souffle, à réunir les danseurs sous la bannière d'une musique progressiste et volontariste. «Le club était situé au rez-de-chaussée du 1315 Broadway, une rue commerçante un peu oubliée, raconte Dan Sicks, qui a consacré un livre aux premières années de la techno de Detroit. Le public était à 80% noir» et pour une bonne partie gay. Plaçant la musique au-dessus de toute autre drogue, le Music Institute ne vend pas d'alcool – ce qui lui causera des ennuis face à certains fêtards décidés à ne pas siroter que du jus de pomme.

Les trois fondateurs se relaient aux platines avec les autres membres et satellites de Deep Space, parmi lesquels Anthony «Shake» Shakir, Blake Baxter et Eddie «Flashin» Fowlkes... Le «MI» est aussi le lieu du passage de témoin à la génération suivante, principalement réunie sous la bannière Underground Resistance autour de Jeff Mills, Mad Mike et Robert Hood – qui continue encore aujourd'hui à défendre une techno spatiale, noire dans tous les sens du terme, militante et ancrée dans sa ville contre vents et crises économiques. Mais autant de bonnes vibrations ne suffisent pas : édifié sur des bases financières trop fragiles, le Music Institute ferme ses portes en 1990. Derrick May, chargé de jouer le dernier disque, choisit le langoureux *Pacific State* de 808 State. «C'était [une expérience] incroyable parce que la techno était nouvelle, commentera-t-il peu après. Des gens venaient d'Atlanta, New York, Chicago, juste pour ces fêtes. Il s'y passait quelque chose de spécial. Le Music Institute est l'un de ces endroits qui sont morts jeunes et célèbres. Il est comme le Titanic : sa légende lui survit.»

A la même époque, le son techno traverse l'Atlantique grâce à deux compilations sorties en 1988 (*Techno: The New Dance Sound Of Detroit*) et 1991 (*Retro Techno/Detroit Definitive*) qui réunissent

l'ensemble des musiciens actifs autour de Juan Atkins, Derrick May et Kevin Saunderson. La première vague s'arrête ici. La graine est plantée et ses innovations sonores se diffusent par capillarité dans toutes les musiques électroniques nées après ou en parallèle ; tout ça n'étant à aucun moment étanche. House, acid house, transe, techno minimale, french touch : rares sont les niches électroniques qui échappent à ce socle incontournable, aujourd'hui absorbé par l'inconscient musical international comme l'ont été avant lui les rythmes et les gimmicks du rock ou du jazz. A la différence qu'aucun de ses acteurs, et les trois de Belleville en premier lieu, n'est devenu une star planétaire. Juan Atkins, Derrick May et Kevin Saunderson connaissent encore aujourd'hui des carrières disparates, envahies par le poids de leur aura de pionniers, alternant bons disques et ratés. La philosophie très indépendante qui a marqué leurs débuts demeure également une règle suivie, et les fondateurs comme leurs héritiers de qualité se prêtent peu au jeu médiatique, confinant, trente ans plus tard, la genèse du mouvement dans un anonymat regrettable. ◀

[DEMAIN : GAUTIER, NERVAL ET LES ROMANTIQUES DU CARROUSEL]

GÉNÉRATION RÉBELLION

Deux compilations destinées au marché européen permettent de retrouver les débuts de la techno : *Techno: the New Dance Sound of Detroit* (10 Records) et *Retro Techno / Detroit Definitive* (Network Records). On y ajoutera *Motor City Machine Music: an Exploration of Cybotron* (Ace Records), qui réunit les premiers morceaux du duo formé par Juan Atkins et Richard Davis entre 1982 et 1987. Pour la face cachée de la techno, une pièce de choix : *Frictionalism*, coffret CD ou vinyles (Rush Hour) qui rassemble l'œuvre d'Anthony «Shake» Shakir, compositeur discret et passionnant. Peu d'ouvrages se consacrent uniquement à l'histoire des débuts du mouvement à Detroit. On conseillera *Techno Rebels*,



de Dan Sicks (Wayne State University Press, 2010). Pour une histoire romancée mais documentée, la bande dessinée *le Chant de la machine* (David Blot et Mathias Cousin) est une introduction parfaite, republiée dans son intégralité chez Manolo Sanctis.

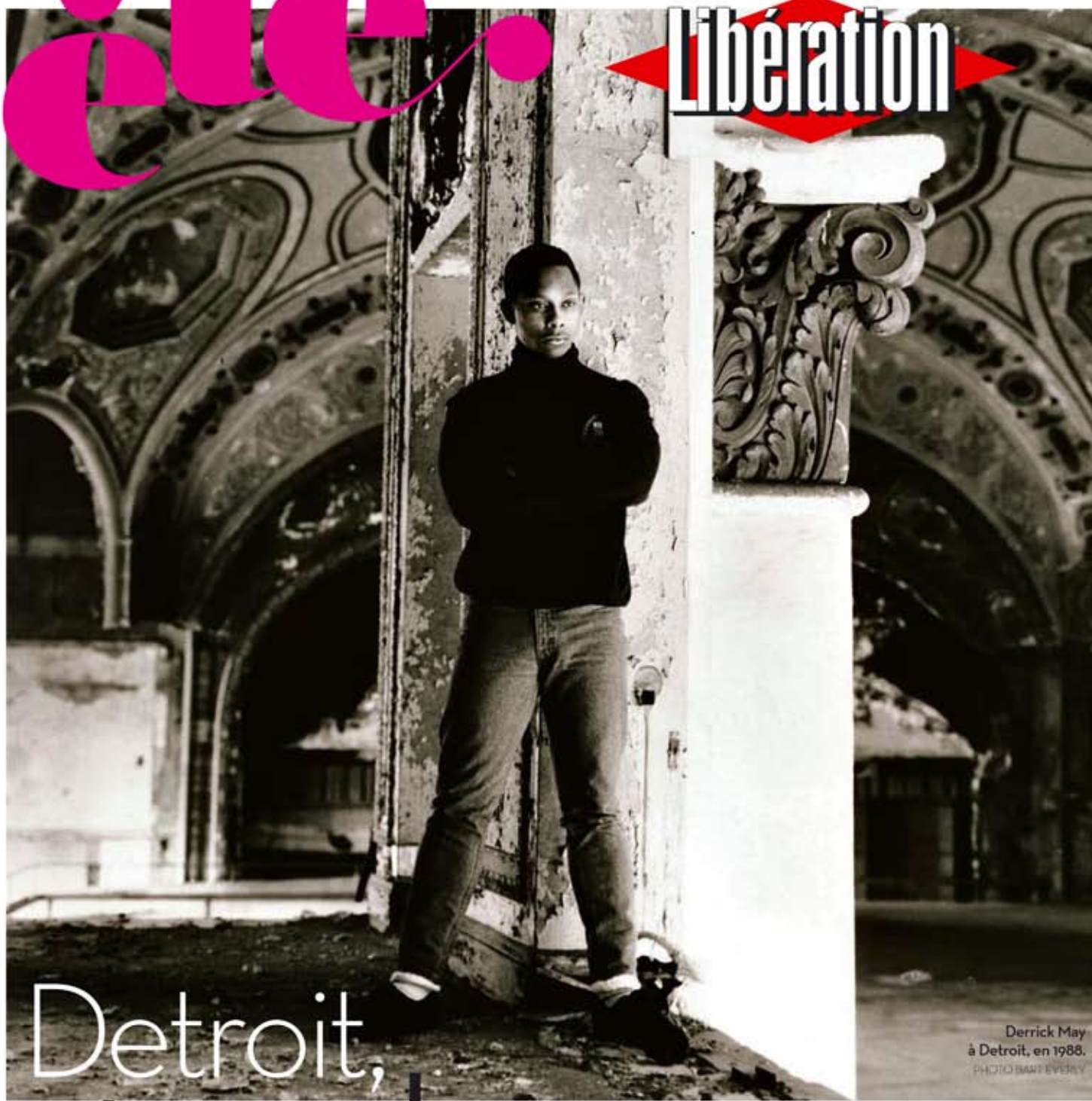


Juan Atkins (ici en 1988) a nourri son inspiration des liens entre l'Europe industrielle et Detroit, capitale de l'automatisation capitaliste. PHOTO BART EVERLY

Aujourd'hui: Mars à la Saint-Glinglin, un troupeau de pachydermes, un colosse à poils...

été

Libération



Derrick May
à Detroit, en 1988.

PHOTO BART EVERLY

Detroit,

techno à trois

[BANDES À PART] Tout l'été, «Libération» baguenaude dans des groupes à la marge. Aujourd'hui, les pionniers américains de la musique électronique.

Par **SOPHIAN FANEN**

«**C**ette ville est dans un état de dévastation totale. Les usines ferment, les gens sont à la dérive et les gamins s'entretuent pour le fun. Si notre musique est la bande-son de tout cela, j'espère qu'elle permet de comprendre quelle désintégration nous vivons.» Lorsqu'en 1988 il décrit Detroit dans l'un des premiers articles européens sur le mouvement techno alors naissant, Derrick May en dresse un portrait d'une noirceur terrible mais lucide. Plus rien ne va dans sa ville depuis que les géants de l'automobile ont délocalisé les chaînes de montage. La culture a subi un coup d'arrêt similaire dès 1972, avec le départ pour le soleil californien de la Motown, la maison de disques qui ●●●